XXIe ANNÉE — N° 7001 — LUNDI 8 JANVIER 1910

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

BUREAUX : LILLE. — 15, rue d'Angleterre. Téléphone : 672

5 CENTIMES

5 CENTIMES

BUREAUX : ROUBAIX. — 35, rue de Vieil-Abreuvoir. TOURCOING. — 85, rue des Ursulines

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef Suprême de la Patrie Française.

Est-il permis de vivre d'une vie toute naturelle, quand on porte dans son âme les principes de la Vie divine ?

Les Etrennes de Buchet

C'était au 31 décembre ; la sonnerie de la gare de la petite ville de Pontiche annonçait l'arrivée du train. Les préposés d'octroi Foulnard et Buchet, qui flânaient, se hâtèrent vers le quai et flanquèrent, en amont et en aval, la porte de sortie, pour mieux passer au crible le flot des voyageurs.

Tous deux très galonnés, l'air important et inquisiteur, ils semblaient des juges d'instruction sur les lieux d'un crime. Cet tient à ce que Pontiche faisait en ce moment la rougeole, nu sous figuré ; elle était dotée d'une municipalité radicale-socialiste. J'en appelle à ceux qui ont eu le désavantage d'habiter sous une telle édilité une petite ville, ils savent si le zèle des fonctionnaires est de rigueur. Songez, si on laissait entrer en franchise un lièvre clérical ou un foie gras monarchique !... Foulnard et Buchet considéraient leurs fonctions comme une œuvre de salut public, et faire « suer » les réactionnaires au profit de la commune était à leurs yeux le vrai but de l'institution des octrois...

Avec un tapage infernal, le train entra en gare et les voyageurs, un peu plus nombreux en ce jour de vacances, leurs menus bagages à la main, s'avançèrent vers les fourches caudines... Soudain, Foulnard tressaillit comme un limier à l'affût : un homme de haute stature approchait, un plaid sur le bras gauche. Il sembla à l'œil expérimenté du préposé que ce plaid ne tombait pas selon les lois de la pesanteur, et qu'il devait dissimuler quelque chose... « Qui donnera à nos regards les propriétés des rayons X ? » aurait soupiré Foulnard s'il avait su que les rayons X existent. L'ignorant, il se contenta de demander, insinuant : — Monsieur le comte n'a rien à déclarer ?

Le comte, apparemment distrait, toucha son chapeau : « Bonjour, Arthur », fit-il, pour toute réponse, sans s'arrêter. Mais, rapidement, Arthur lui avait passé la main, sinon dans les cheveux, comme le veut la chanson, du moins sous son plaid, et il avait senti, « horresco referens ! » un objet enveloppé, une sorte de bourriche !... Foulnard eut la force de contenir sa joie. Pincer le comte, ce suppôt du cléricalisme et de la réaction, quelle fortune !... Sans insister, il fit à travers la porte vitrée, un signe à son collègue, en lui désignant le voyageur suspect.

Buchet, comme tout vrai jacobin, avait en lui un policier qui sommeille ; le policier s'éveilla aussitôt et, s'avançant, un peu goguenard : « Rien à déclarer, Monsieur de Rethel ? »

— Non, mon ami, non.

Le préposé eut un sourire discret : « Je vais t'en donner des « mon ami ». Tu veux finasser avec moi, eh bien, ça ne prend pas... d'autant plus que ça me mènerait loin d'être ton ami !

Il suivit le comte, rééditant une tactique qui lui avait plusieurs fois réussi : filer le porteur d'un colis non contrôlé et, lorsque celui-ci arrivait à destination, lui mettre la main sur l'épaule, à l'ébahissement des passants, et le gratifier d'un procès-verbal en bonne et due forme. C'étaient de beaux jours pour lui que ceux-là, car, je l'ai dit, à Pontiche, transformer les services publics en instruments de tracasserie est un principe et mène à toutes les faveurs.

M. de Rethel sortit de la gare ; son domestique l'attendait, il lui remit le plaid et ce geste découvrit la bourriche ; mais il garda cette dernière, donna quelques ordres et s'éloigna avec un ami.

— Du gibier ! pensa Buchet, en emboîtant le pas derrière les deux voyageurs, il pense que dans ses mains le colis est plus en sûreté... Il se croit encore sous l'ancien régime. Eh bien, monseigneur, je vais vous faire goûter du nouveau.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ! Le comte, qui semblait avoir besoin de se dégourdir les jambes, prenait, pour retourner chez lui, le chemin des écolières et marchait bride abattue. Le préposé, petit et replet, trottait, essoufflé, pour ne pas perdre la trace, d'autant plus ennuyé que quelques porte-faix amateurs, qui avaient deviné le « coup », suivaient aussi en parlant : « Rattrapera, rattrapera pas ! »

— Peut-être m'a-t-il vu et espère-t-il me dépister, grommelait à part lui l'infortuné Buchet.

Il eût été impossible de se rendre compte si les voyageurs se savaient filés ; une fois, cependant, l'ami de M. de Rethel s'était un peu retourné et ils avaient ri, mais on peut rire de tant de choses !...

Peu à peu, l'affaire se corsait, les porte-faix avaient, par des gestes significatifs, indiqué de quoi il retournait, et quelques curieux suivaient à une prudente distance, pour voir la fin... La colère commençait à secouer Buchet, il était rouge à faire craindre un coup de sang sous son képi galonné, sa fatigue augmentait, devrait-il s'avouer vaincu par « la réaction » ? Depuis une demi-heure, ce coquin de comte promenait son ami et sa bourriche, sans se décider à rentrer au logis !...

Ah ! il le verrait longtemps, Buchet, cette bourriche fatale ! Un bout de papier qui l'enveloppait était déchiré et laissait passer quelque chose de blanc neigeux, une patte de lapin, pour sûr, ou une petite queue de lièvre...

Enfin, ses longues jambes bien dérouillées, M. de Rethel se dirigea vers son hôtel en ralentissant le pas ; devant sa porte il posa la bourriche à terre avec mille précautions et chercha sa clef. Buchet se rapprochait, Buchet était sur ses talons ! Sans paraître se douter du danger qu'il courait, l'arrivant plongeait ses mains dans toutes ses poches... Un « hum ! » retentit, c'était le préposé qui toussait pour s'affermir la voix et exhaler d'un ton sans réplique ses réclamations : « Monsieur !... »

Le comte se retourna, le dominant de la tête : « Vous désirez, Buchet ? »

Ale 1 le dos de M. de Rethel était beaucoup moins intimidant que son grand air aristocratique, le ton du préposé baissa un peu : « Veuillez me suivre au bureau, monsieur le comte.

— Au bureau ? quel bureau ?

— A l'octroi. — Il parla plus haut pour éviter le ridicule devant les témoins de cette scène, — vous auriez dû faire une déclaration... Je vais être forcé de vous dresser procès-verbal.

L'inculpé et son ami se regardèrent dans les yeux avec une expression de malice intense ; on crut qu'ils allaient éclater de rire, mais leurs traits redevinrent graves et le comte demanda tranquillement : « Vous permettez que je dépose ce paquet chez moi ?

Buchet lui aurait volontiers sauté à la gorge pour cette question qui lui semblait de la plus outrageante ironie ; mais le moyen de n'être pas poli sans se mettre dans son tort, quand on a affaire à un homme aussi correct d'attitude que l'était M. de Rethel. D'une voix qui voulait rester calme, le préposé conseilla :

— « Prenez votre colis, monsieur, n'aggravez pas votre cas, suivez-moi.

Le comte remarqua le petit groupe qui stationnait, attentif, de l'autre côté de la rue ; il eut un sourire indéfinissable : « A votre souhait, Buchet ; est-ce que tu m'accompagnes, Ghislain ? »

— Comment donc, avec plaisir !

Le bureau n'était pas loin ; l'entrée y fut sensationnelle ; receveur et commis, éblouis par une telle capture, en perdaient leur sang-froid et restaient bouche bée à contempler la bourriche, n'osant pas trop dévisager son porteur. Ce fut le délinquant qui parla le premier, avec une bonhomie condescendante : « Me voici au bureau, Buchet, expliquez-moi ce qui m'a valu l'honneur de cette invitation.

Le préposé, remis dans son état normal par l'atmosphère de bureau, qui est l'élément du fonctionnaire, répondit un peu sec : « Monsieur le comte se moque ; pourtant, riche comme il l'est, il devrait être le dernier à essayer de voler la ville ; il sait que le gibier est soumis à des droits d'entrée.

— Ah ! parbleu oui, je le sais, et mes gardes-chasse aussi ! Il faudrait presque déclarer avant de tuer.

— Donc, vous allez avoir l'obligeance d'ouvrir votre bourriche pour que nous comptions les pièces.

— Même si je vous répète que je n'ai rien à déclarer ?

Tout le monde resta de marbre et Buchet mit la main sur le colis : « Permettez, dit vivement le comte, qui ne riait plus, je tiens à déballer moi-même.

Il posa avec grand soin le paquet sur une table et le déficela ; les papiers succédèrent aux papiers, puis vinrent de menus copeaux et des lanières de papier de soie... Les employés, stupéfaits, suivaient les mouvements du comte, ayant actuellement le pressentiment d'un colossal impair ou d'une fumisterie. Enfin, apparut, en guise du gibier attendu, un raviesant petit groupe en biscuit et cristal, dissimulant une ampoule électrique.

On aurait entendu une mouche bruire dans le bureau. M. de Rethel, souriant à présent, posa en bonne lumière les statuettes : « Vous voyez, Buchet, que j'avais raison de craindre les chocs... Du diable si je pensais à vous montrer les étrennes de ma femme... Comment trouvez-vous, messieurs, ce nouveau genre de lampe de salon ?

Personne ne se souciait de répondre. Buchet était furieux ; il aurait été heureux de pouvoir se mettre en colère, mais le comte restait d'une correction si impeccable que cette fois encore l'employé fut forcé de garder des formes.

— Maintenant, reprit M. de Rethel, en replaçant le groupe dans le papier de soie, veuillez m'expliquer pourquoi vous m'avez fait venir ici ?

Le plus jeune commis vint au secours de Buchet :

« Il aura cru que vous aviez du gibier dans ce paquet.

« Ben oui, gronda l'autre, fallait le dire.

Sans tâcher de refaire son colis, le comte protesta :

« Vous m'avez demandé si je n'avais rien à déclarer ; j'ai répondu à votre question, que voulez-vous de plus ? Mon cher, ajouta-t-il, parlant à son ami, tu es Belge, toi, tu es encore régi par des « tyrans », mais il y a longtemps que tu ne connais plus les octrois. Tu vois tous les charmes des régimes de liberté !...

Les ronds-de-cuir frémirent comme si les murs allaient s'écrouler sur le blasphémateur, mais personne ne souffla mot. M. de Rethel, son groupe mignon dans la main gauche, salua à la ronde : « Oh ! je suis bon enfant, sans rancune, messieurs !... » Et il sortit souriant.

— Quel tapage ça va faire en ville, murmura, maussade, le receveur.

— C'est moi qui vais en avoir, des étrennes ! pensa Buchet ; il suivit le comte des yeux : « Si au moins j'étais sûr que ce n'était pas concerté avec cet ami et qu'ils ne se sont pas payé ma tête !...

— Pas méchante mais réussie, la petite vengeance, disait l'ami du comte en s'éloignant.

Jehan D'ESTRÉELLES.

Gazette du Nord

On annonce la mort :

— A **LILLE**, de **Mme veuve Alfred Labbe-Dacreuscaux**, décédée le 31 décembre, à l'âge de 84 ans, munie des sacrements.

Le concours généreux et dévoué de Mme Labbe était assuré à toutes les œuvres de piété et de charité. En elle les pauvres perdent une bienfaitrice qui les visitait et les secourait avec une assiduité et une bienveillance qui ne se démentaient jamais.

Les funérailles seront célébrées le mardi 4 janvier, à dix heures, en l'église Saint-André, et l'inhumation se fera au cimetière de Lompret.

— A **HASPRES**, de **M. François Delahaye**, décédé dans sa 70e année, muni des sacrements.

Les funérailles se célèbrent aujourd'hui, lundi.

— Samedi, à neuf heures et demie, ont été célébrées, à **ORCIX** (Saint-Pierre), les funérailles de **M. Gustave Débuisson**, clerc-sacristain de la paroisse.

La levée du corps a été faite par M. l'abbé Declerck, curé, assisté de MM. les vicaires.

Le Cercle catholique Léon XIII précédait le corbillard ; le deuil était conduit par M. Joseph Débuisson, fils du défunt, que suivait une affluence extraordinaire d'amis de la famille et de paroissiens de Saint-Pierre, qui avaient tenu à rendre un hommage public à celui qui, pendant dix-huit ans, avait été un sacristain dévoué.

Pendant la cérémonie, la maîtrise de la paroisse a exécuté une messe de « Requiem » en plain-chant, sous la direction de M. Deprince.

L'inhumation a eu lieu au cimetière communal.

Nous recommandons aux prières l'âme des défunts et offrons à leurs familles nos chrétiennes condoléances.

JÉSUS, MARIE, JOSEPH (7 ans et 7 quarant.)

— Le 31 janvier, en l'église de **BERLAIMONT**, sera célébré le mariage de **Mlle Marcelle Doctobre**, fille de M. et Mme Jules Doctobre, avec **M. René Génie**. Nos meilleurs vœux.

ÉCHOS

SPHYNX ET PHÉNIX

Lu récemment dans un journal radical de Dunkerque brouillé sans doute avec la science mythologique

« Comme le **Sphynx**, écrivait-il, le collège de Bergues, incendié depuis un an, renaît de ses cendres. »

Qu'est-ce que cette énigme et qui l'expliquera ?

Ce qu'il y a de certain c'est que le Sphynx dunkerquois qui l'a posée n'est pas un Phénix.

A MALPLAQUET

Les allocutions et discours prononcés à Malplaquet lors de l'inauguration du monument, ont été réunis en une superbe brochure donnant en outre une très belle photographie de ce monument commémoratif.

La brochure est éditée par l'imprimerie militaire Chapelot, rue et passage Dauphine, 30, à Paris, au prix de 1 fr. 50.

Luxueuse et sobre, cette brochure est un souvenir digne du sujet qu'elle rappelle.

Nous prions instamment nos lecteurs et amis de demander à MM. les Notaires de confier à la CROIX DU NORD, les insertions légales qui sont de leur ressort.

Bureau des annonces de la « Croix du Nord », 1, Rue des Sept-Agaches (Grand-Place). Lille.

Le Broutteux de Wasquehal

L' petit Bébert s'est mis dins l' tête
D' risquer un long voyache :
I s'est dit : « J' vais prindre m' brouette,
Et j' vais prind' min courache ;
P' tèt qu'au Pôl' Nord nous arriv'rons,
Lafaridondaine, Lafaridondon ;
Nous allons batt' Cook et Peary
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

Pour avoir de l' célébrité,
Et passer pou d' z'artisses,
Nous partons d' Lill'... chell' grand' cité
Qui n des journalisses ;
Nous mettrons l' brouett' dins l' fourgon,
Lafaridondaine, Lafaridondon ;
Ell' n'introrot pas dins l' Mongy
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

A Lill' Bébert, au l' fin du jour,
Dit à sin camarade :
« In va s'brouter chacun sin tour,
Afin d' pas et' malade ;
I faut l' rue d' la Gar' tout du long,
Lafaridondaine, Lafaridondon ;
Les Lillos étot' tout saisis,
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

Les v'là près d'un Café-Concert,
I z'intina' de l' musique ;
S' tapant sur l' front, l' petit Bébert
Dit : « Introns dins l' boutique ;
Cha va faire eune exhibition,
Lafaridondaine, Lafaridondon ;
Qu'on n a jamais vue à Paris,
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

L' capiau montant dressé su l' tête,
Et l' min' de circonstance,
Bébert fait s' n'intrée in brouette...
V'là tout l' mond' qui s'élance ;
In veut il flanquer des horions,
Lafaridondaine, Lafaridondon ;
« Ch'est pas l' Broutteux ! » qa' chacun s'écrie,
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

Quand i vot qu' tout va tourner mal,
Bébert, d'eun' voix subite,
Répond : « Nous aut' in est d' Wasquehal,
In se r'tourne au pus vite ;
Ch'est au Pôl' Nord que nous allions,
Lafaridondaine, Lafaridondon ;
Mais not' voyache i est fini,
Biribi
A le façon de Barbari
Mon ami.

V'là qu'in sortant... nouveau malheur...
I tomb' su la police :
« Qu'est-ch' que vous fait' ichi, à ch' t' heur' » ?
D'mand' les agents d' service ;
In va vous mett' eu violon,
Lafaridondaine, Lafaridondon ;
Là vous pourrez brouter tout l' nuit,
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

I z' in fur' quitt' à meilleur compte,
Et r'trouver' leu villache,
Mais Bébert dut subir la honte
D 'lécher l' brouette in gache ;
Quand I est rintré dins s' mazon
Lafaridondaine, Lafaridondon,
Pou l' consoler, s' per' li a dit,
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

« Min garchon, n' te fais pas d' chagrin,
J' vas fair' mett', pou ta gloire,
Qu' t'es eun' victim' des calotins,
Dins tous les liv' d'histoire,
Et tous l'z' infants r'tiendront tin nom,
Lafaridondaine, Lafaridondon...
A moins pourtant qu'ils ne l'oublient,
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

Fun' Mus' du Noir Bonnet.

LE NOUVEL AN

Les réceptions à l'Elysée

Les réceptions officielles ont eu lieu avec le cérémonial habituel.

A dix heures, M. Fallières a reçu le président du Conseil et les ministres.

A dix heures un quart, ce fut le tour de M. Dubost, président du Sénat, accompagné des membres du bureau et de quelques sénateurs.

A dix heures et demie est arrivé M. Brisson, les membres du bureau de la Chambre et des députés.

Le Président de la République, après s'être rendu au Luxembourg et au Palais-Bourbon, a déjeuné avec le président du Conseil et les ministres.

A deux heures, il a reçu

LE CORPS DIPLOMATIQUE

Le corps diplomatique, formé en cercle dans la grande salle des fêtes, a été présenté au Président de la République par son doyen, S. Exc. le marquis del Muni, ambassadeur d'Espagne, qui a prononcé le discours suivant :

Monsieur le Président,

Le corps diplomatique ici réuni est heureux de vous présenter, à l'occasion de la nouvelle année, avec ses hommages, ses vœux les plus sincères pour votre personne et pour votre pays.

La dixième année du siècle s'annonce sous de meilleurs auspices que la précédente. Permettez-moi, Monsieur le Président, de vous rappeler que l'espérance que nous exprimions, il y a un an, à pareil jour, et les vœux que nous formulions se sont entièrement et heureusement réalisés. La paix, en effet, n'a pas été troublée.

Peuples et gouvernements ont travaillé à empêcher l'explosion de conflits qui, à certains moments, semblaient imminents. Ils y ont réussi, non certes sans difficultés.

Répondant aux desseins élevés que lui impose sa mission, la France n'a cessé d'intervenir en faveur de la concorde par une action si modératrice et si pleine de tact, qu'en maintenant l'équilibre elle a su dissiper les préventions et préparer des ententes.

La tempête a passé, l'émotion s'est calmée, le monde veut vivre en paix, mais bien des incertitudes, des inquiétudes, même, flottent encore dans l'espace. Aussi bien dans l'existence intérieure des peuples que dans leurs rapports réciproques, bien des problèmes restent à résoudre, bien des conflits possibles à conjurer.

» C'est la mission de la diplomatie du monde entier de conjurer ces conflits. Elle continuera, j'en suis certain, à remplir ses devoirs : à aider, par un travail constant, ardu, parfois même pénible, à la réalisation de la justice internationale. L'assurance que chaque difficulté porte en elle sa solution nous encourage et nous stimule à la chercher ; mais, pour la découvrir, que d'efforts d'intelligence et de volonté sont nécessaires ; que de persévérance pour construire, que de patience pour rédifier ce qu'un événement quelconque peut compromettre, anéantir même ! Que de sacrifices d'amour-propre ! Que d'espérances et de déceptions dans ce labeur silencieux de la diplomatie, qui canalise les événements et prépare des succès dont on ne lui fait pas toujours honneur !

» Et chaque jour augmentent pour elle les difficultés, parce que, sans cesse, de nouveaux éléments interviennent dans la vie publique des peuples, non seulement dans leurs affaires intérieures, mais aussi dans les relations internationales.

» La diplomatie, comme tout ce qui se meut dans les cadres de la civilisation actuelle, est obligée de vivre et d'agir, avec ses procédés traditionnels de modération et de prudence, en pleine lumière, à l'air libre, au milieu des courants d'opinion les plus opposés.

» Elle a dû s'adapter aux exigences et aux formes de la vie nouvelle pour donner satisfaction à l'intérêt supérieur qui lui est confié, à savoir : maintenir autant que possible la paix, au mois matérielle, pour la génération présente et pour celles qui nous succéderont ; chercher et trouver dans les réalités de l'histoire, dans les garanties du droit et non dans les délires malsains de l'utopie la formule de la paix véritable : la paix morale ».

RÉPONSE DE M. FALLIÈRES

Le Président de la République a répondu en ces termes :

Monsieur l'Ambassadeur,

Je remercie Messieurs les Membres du Corps diplomatique, dont vous avez été l'éloquent interprète, des vœux que vous venez d'exprimer, en leur nom, pour la France et la personne du Président de la République.

Avec vous tous, Messieurs, je me félicite hautement de voir la nouvelle année s'ouvrir sous de meilleurs auspices que ceux sous lesquels s'ouvrit l'année qui a pris fin. La sagesse des gouvernements et la raison des peuples ont heureusement concouru au maintien de la paix, pour le bien de l'humanité et le libre développement du progrès et de la civilisation.

Il m'a été particulièrement agréable de vous entendre reconnaître, Monsieur l'Ambassadeur, les efforts que la France a faits pour ne pas rester inférieure à sa mission et apporter, partout où son action s'est exercée, l'esprit de concorde et de modération qui dissipe les malentendus et prépare les ententes durables.

C'est à persévérer dans cette voie que s'appliquera, dans la pratique des choses, notre politique extérieure, sûre qu'elle est d'être secondée dans sa tâche par la diplomatie du monde entier. Sans doute, la nécessité pour la diplomatie d'aujourd'hui de travailler dans les conditions que vous avez si bien définies augmente ses difficultés, sans cesse grandissantes; mais rien ne saurait lasser sa patience, tarir ses inépuisables ressources, ni altérer en quoi que ce soit son dévouement sans partage à tous ses devoirs.

Mieux que personne, à en juger par les hommes éminents qui sont accrédités près du gouvernement de la République, je peux témoigner des grandes qualités dont la diplomatie fait preuve chaque jour; une rare vigilance à prévenir les conflits, une attention soutenue à défendre les intérêts sans éveiller d'irritantes susceptibilités, une conception élevée des besoins et des aspirations de notre temps, si épris de paix, de justice sociale et de liberté, une expérience consommée qui donne tant de prix à une précieuse collaboration, dont nous sommes heureux de recueillir les fruits.

Messieurs, vous voudrez bien transmettre

LES TRIBULATIONS D'UN ÉCRIVAIN ANTICLÉRICAL, par Bréger

Le plumitif Tapafaux, qui est cousin germain de M. Homais, écrit de longs articles parfaitement anticléricaux mais qui n'arrivent à être de circonstance que tous les 36 du mois.

Exemples pour l'année 1909 :

Un beau matin, M. Tapafaux élucubra une violente tartine contre l'Eglise, « ennemie irréconciliable de tout progrès ». Or il advint que ce jour-là une cérémonie religieuse eut lieu dans un champ d'aviation et des aéroplanes furent bénits.

Pour se venger l'écrivain malchanceux inventa un scandale clérical avec tous les détails. Le scandale ne réussit pas car à ce moment le procès de la bande du Jui. franc-maçon Marix emplissait les quotidiens.

Plus tard Tapafaux rédigea un bel article de fond où il essaya de démontrer que l'Eglise n'avait plus d'influence sur les familles, alors que tous les journaux le lendemain et les jours suivants parlaient de la guerre faite aux manuels condamnés par les parents et les enfants français.

« Qui donc me prouvera que l'Eglise ne se moque pas du peuple et de ses souffrances ? » écrivait quelque temps après le même Tapafaux. Or ce jour-là on ne s'entretenait dans les fournils que de la campagne menée par les catholiques et leurs pasteurs contre le travail de nuit dans la boulangerie.

Depuis lors M. Tapafaux ne décolère plus. Il se trouve qu'il a gâché son année et accuse les curés d'avoir ensorcelé sa plume.

Voilà bien ce qu'on appelle une victime des menées cléricales... !